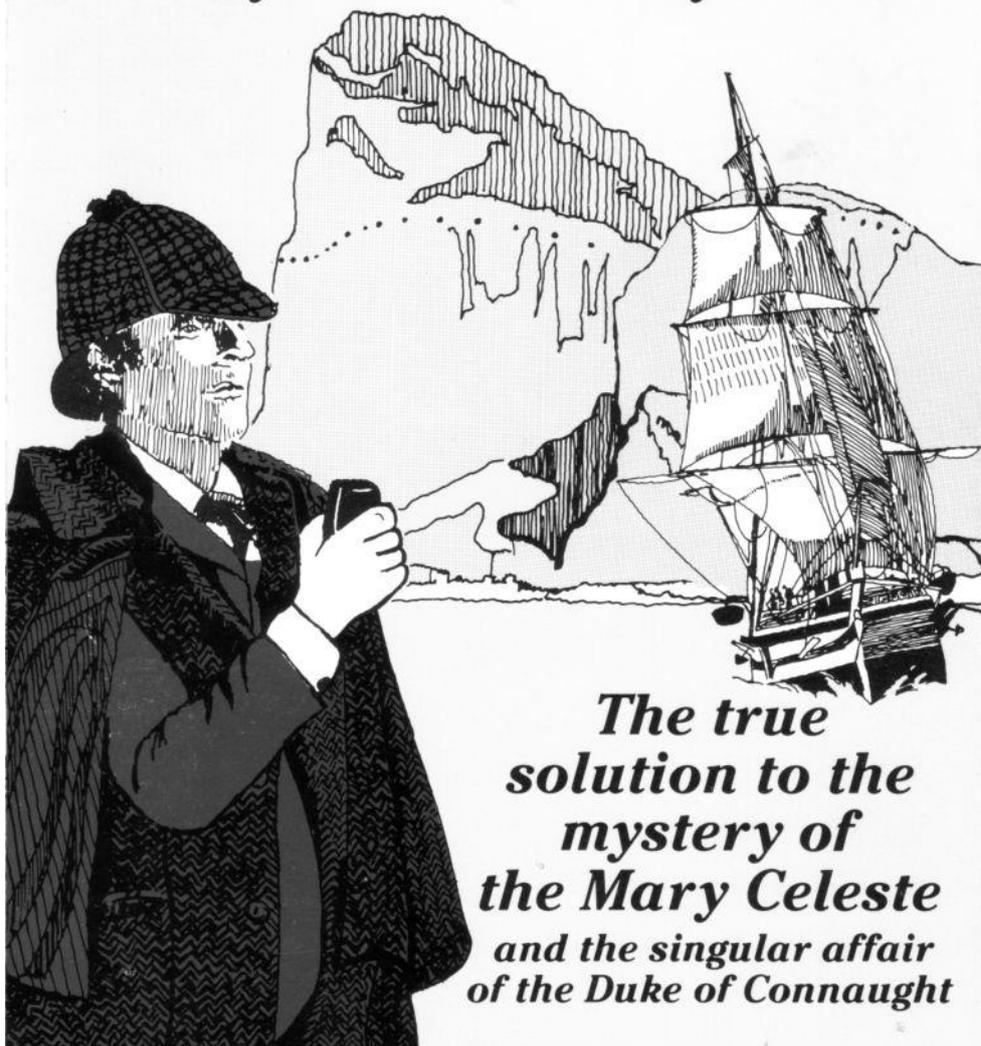


Sherlock Holmes in Gibraltar

by Sam Benady



*The true
solution to the
mystery of
the Mary Celeste
and the singular affair
of the Duke of Connaught*

Sherlock Holmes à Gibraltar

DEUXIEME PARTIE

LA LETTRE DE GIBRALTAR

d'après le texte original de Sam Benady

ADAPTE ET TRADUIT PAR JEAN-PAUL CABOT

Bien des récits que j'ai rédigés autour des exploits de mon cher ami, Sherlock Holmes n'ont jamais été destinés à la publication, en particulier ceux liés à la raison d'état et ceux dont la publicité pourrait causer des préjudices à des personnes ou des familles connues.

J'ai cependant bien pris soin de noter ces cas-là et j'ai rangé mes brouillons dans ma cantine d'ordonnance entreposée à la Cox's Bank de Charing Cross.

Un jour, peut-être, lorsque il n'y aura plus aucun risque pour quiconque, ces contributions pourront être exhumées et publiées par quelque futur historien acquis à la cause de la détection scientifique.

J'avais appris l'affaire de la lettre de Gibraltar directement par Holmes quelques années après ces événements. Nous nous étions assis dans notre appartement de Baker Street par une froide soirée d'hiver, bien détendus après un copieux et fameux repas de Mme Hudson lorsque je me levai à regret pour atteindre ma pipe posée près du porte-manteau.

- Soyez assez bon pour me passer mon tabac, Watson, dit Sherlock Holmes d'une voix traînante en tendant son bras.

J'atteignis la babouche persane où il rangeait habituellement son meilleur shag et la soulevai par la pointe recourbée. A ma plus grande surprise je sentis un objet dur et irrégulier, serré dans le bout de la pantoufle.

- Il y a là-dedans quelque chose qui ne ressemble pas à du tabac ! dis-je et je tentai une exploration en plongeant mon doigt dans la profondeur de la babouche. Holmes m'observai avec amusement lorsque mon doigt réapparut avec l'objet mystérieux au bout. C'était une bague en or sertie d'un rubis magnifique.

- Vraiment, Holmes, je crois que je ne me ferai jamais à vos habitudes de bohème, mais tant de négligence pour un un objet d'une telle valeur ...!

- Ah, mais mon usage de cette bague est complètement logique, répliqua-t-il avec un sourire. C'est là l'unique objet que je possède s'adaptant idéalement à la pointe intérieure de ma babouche.

- Je ne comprend toujours pas !

- A cause de trou dans la pantoufle par lequel mon meilleur tabac est entrain de tomber sur la moquette, reprit Holmes avec aigreur.

Un peu ennuyé, je me penchai pour pincer entre mes doigts les grains de tabac éparpillés, rétorquant d'une voix un peu bourrue :

- Une bague aussi précieuse devrait être mieux gardée.

- Au contraire ! Elle est en sécurité totale à cet endroit. Elle s'y trouvait avant que nous nous rencontrions et vous ne l'avez jamais remarquée depuis tant d'années.

- Proviendrait-elle d'un héritage familial ? A moins qu'elle ne soit liée à quelque enquête, hasardai-je.

- C'est le cadeau d'une auguste personne en remerciement pour un service que j'ai accompli.

Levant les yeux vers le plafond, il tira machinalement sur sa pipe. J'attendis patiemment puis au bout d'un moment, il entrepris de me raconter l'histoire que je vous livre ici.

- Et bien, celà remonte à 1876, quelques années avant votre arrivée, Watson. Un jour, je reçus un mot de mon frère Mycroft m'invitant à passer à son club. Vous connaissez le Diogene's club, ce havre pour associaux où il est proscrit de parler excepté dans le salon des Etrangers. Mycroft m'y attendait et me désigna un fauteuil.

- Tu es déjà allé à Gibraltar, commença-t-il en me fixant d'un regard pénétrant.

- Oh, très rapidement, à l'occasion de l'affaire de la Mary-Celeste. Mais vu le ton que tu emploies, je déduis que tu souhaites que j'y retourne.

- Pas vraiment moi, Sherlock, mais je réponds à la requête pressante d'une certaine *gracieuse lady*.

- N'en dis pas davantage, l'interrompis-je. Que dois-je faire ?

- Vu ta médiocre connaissance de l'Histoire, à l'exception de l'histoire criminelle, tu n'es peut-être pas au courant que la forteresse de Gibraltar a été prise par les Espagnols en 1704 et cédée à la Couronne Britannique par le traité d'Utrecht en 1713. Depuis les Espagnols ont maintes fois tenté de reprendre le Rocher, mais ils ont toujours échoué grâce à l'action et à la valeur de la diplomatie britannique, et chaque siège successif à Gibraltar n'a fait que renforcer sa place dans le coeur du citoyen anglais. Ainsi tout gouvernement anglais qui cèderait à la tentation de rendre Gibraltar à l'Espagne serait voué à un tel désaveu de l'opinion publique qu'il ne lui resterait plus qu'à démissionner sur le champs.

Dans ces temps reculés, le Parlement perdait ses pouvoirs et la Couronne en gagnait proportionnellement. Le roi Georges Ier était sous la pression constante de son homologue espagnol Philippe V qui voulait que Gibraltar retourne à l'Espagne, et bien sur, quelques uns de ses ministres soutenaient qu'un traité dans ce sens serait à l'avantage de l'Angleterre. Pour faire face à ces pressions, le roi Georges écrivit publiquement une lettre à Philippe, lui promettant de rendre la forteresse mais seulement lorsque le Gouvernement Britannique donnerait son accord, ce qui d'après lui serait difficile à réaliser. Celà ne suffit pas au roi d'Espagne qui maintint sa pression sur notre roi faible et souffrant qui finit par écrire une lettre secrète engageant la Couronne à restituer Gibraltar au terme de 150 années à la seule condition que l'Espagne justifie sa demande en produisant cet écrit un an avant l'expiration du terme.

La lettre n'a jamais été remise à Philippe bien que des rumeurs affirment qu'elle soit parvenue à la Cour d'Espagne. Avant ce document, il avait perdu patience et coupant court à toute diplomatie, avait entrepris un nouveau siège de Gibraltar. Le roi avait fait parvenir cette lettre au gouverneur du Rocher, le comte de Portmore, pensant probablement qu'en cas de risque de défaite, elle pourrait être, sinon un secours, au moins une alternative non négligeable pour les défenseurs.

En l'occurrence, l'attaque espagnole échoua mais dans le désordre du siège, la lettre fut rangée et depuis, jamais retrouvée. Pensant qu'elle avait été détruite et dans l'euphorie de la victoire, Philippe V n'osant plus réitérer sa demande, le roi Georges a sans doute, trop heureux, oublié son existence.

- Je parie que la lettre a réapparue, remarquai-je.

- Et bien sur ! glapit Mycroft. J'aurai difficilement pu le dire autrement. Le problème est qu'elle s'est aussitôt évanouie, elle et celui qui l'avait retrouvée. Et c'est un duc royal -le Duc de C- ! ajouta-t-il dans un gémissement.

Ainsi, moins d'une semaine plus tard, je débarquai d'une rapide frégate royale, à Gibraltar par un clair matin d'automne. Robert Napier -le fils du gouverneur- et son aide-de-camp, m'attendaient à quai. Il ne perdit pas de temps et m'expliqua ce qui s'était passé, pendant le court transport jusqu'à la résidence du gouverneur, le Couvent, et continua pendant que nous attendions l'entrevue avec son excellence Lord Napier de Malaga.

- Le Duc de C était arrivé à Gibraltar en octobre 75, il y a juste un an et était reparti au printemps en compagnie de son frère, le Prince de Galles qui revenait des Indes et regagnait l'Angleterre. Quelques semaines plus tard, il réapparaissait à Gibraltar en secret et à l'improviste.

Bien sur mon père l'invita à demeurer au Couvent. Un soir, peu de temps après son arrivée, il se retira dans sa chambre plus tôt que de coutume, emportant un livre de sermons du 17ème siècle des archives de mon père. Glissée entre deux pages, se trouvait une lettre. Réalisant l'importance de sa découverte, il revint vers nous et entreprit de nous la lire à haute voix.

- Qui a assisté à cette lecture ? m'enquis-je.

- Seulement son Excellence, ma mère et moi.

- Vraiment personne d'autre ?

- Il y avait bien des serviteurs allant et venant dans la pièce qui ont pu en entendre une partie.

- Qui étaient ces serviteurs ?

- Des gens très fiables, Mr Holmes. Vous ne trouverez pas le traître parmi eux. Barker est l'ordonnance de mon père depuis de nombreuses années et une femme de chambre locale, Conchita Demaya qui officie fidèlement au Couvent depuis qu'elle est enfant. Il n'y a qu'eux qui aient pu entendre.

- Bien. Que s'est-il passé ensuite ?

- Avant d'achever sa lecture, le Duc sembla se rendre compte du danger que ce document pouvait présenter. Il s'interrompit, plia la lettre et la rangea dans sa poche annonçant qu'il la ramènerait à Londres, qu'elle était d'un intérêt historique considérable et qu'il ne serait pas en sécurité tant qu'il l'aurait sur lui.

- Ce document était-il vraiment dangereux ? demandai-je.

- Parfaitement dangereux ! Mr Holmes, explosa une nouvelle voix alors que la stature imposante de Lord Napier de Malaga traversait la pièce à ma rencontre.

Cette lettre contient la promesse sans équivoque de la Couronne britannique pour transférer la souveraineté de Gibraltar à l'Espagne, si elle est présentée avant la fin de l'année 1876 -cette année- Mr Holmes ! Sa Majesté devra moralement se résoudre à honorer cet engagement de son aïeul, ce qui ne manquera pas de provoquer un conflit majeur avec ses ministères. Et même si le Premier Ministre accédait à son vœu, la colère du public à l'annonce de la cession du Rocher provoquerait à court terme la chute

du Gouvernement et plus loin une baisse considérable de la popularité de la Couronne qui n'est déjà pas très stable.

Et maintenant le Duc a disparu, et la lettre avec lui !

- Heureux de vous rencontrer, votre Excellence, parlez-moi donc de cette disparition.

- Le soir de sa découverte, le Duc regagna sa chambre avec la lettre. Le lendemain il chevauchait vers le Bois de Cork avec son groom.

Lord Napier eut une hésitation, visiblement embarrassé.

- Je vous en prie Mylord, il me faut cette information, aussi gênante qu'elle puisse être, dis-je fermement.

- Le gouverneur s'empourpra et semblait déjà exploser de rage devant ma témérité. Puis il passa sa main dans ses cheveux et s'assit. Parvenant à se maîtriser, il reprit la parole.

Vous êtes jeune Mr Holmes, et m'avez été hautement recommandé. Aussi je vais tenter de m'accomoder à vos manières. Vous avez parfaitement raison. Tous les faits doivent vous être connus, bien que ce que je dois vous dire ne doive pas parvenir aux oreilles de Sa Majesté.

Lord Napier hésita de nouveau et je vins à son secours :

- Vous essayez de me dire que le Duc a une maîtresse ici ou en Espagne, qu'il n'a pu oublier en rentrant en Angleterre, d'où son retour impromptu.

- Robert ! Tu n'aurais pas du !

Le fils de Lord Napier secoua brusquement sa tête.

- C'était une simple déduction logique, Lord Napier, dis-je d'un ton rassurant. Quelle autre information justifierez-vous de cacher à votre Reine ? Mais veuillez poursuivre. Je suppose que vous ne croyez pas que le Duc se soit simplement enfui avec cette personne.

- C'est inconcevable. Son sens de l'honneur lui interdirait celà, bien que je crois qu'il fut profondément amoureux de cette dame, une jeune et ravissante veuve du nom d' Ana Pedroz. Durant son séjour ordinaire, il lui rendit de fréquentes visites après ses chevauchées avec la Chasse Royale de Calpe.

Lors de sa disparition, il était accompagné de son groom, Pepe Ansaldo, un Gilbraltarien originaire du village de Gaucin où réside cette dame. Gaucin se trouve sur la colline après le Bois de Cork. Ils ont dîné à l'Hostal Inglès, une auberge populaire auprès des officiers de la garnison. Le groom y est resté avec le propriétaire, un certain Pedro Real qui lui est un parent éloigné, alors que le Duc se rendait chez la Senora Pedroz.

Lorsqu'il ne revint pas le lendemain matin, ainsi que prévu, Ansaldo s'inquiéta et rejoignit la maison de l'amie du Duc qui se trouve à quelque distance à la sortie du village. Il n'y trouva personne et la maison avait été de toute évidence retournée.

Pensez-vous que les ravisseurs, qui qu'ils soient, aient pu trouver la lettre ? Nous l'avons cherché de bas en haut dans sa chambre et aussi dans la demeure de la Senora, mais en vain.

- Nous pouvons supposer que les ravisseurs ont attaqué le Duc en connaissance de cause, car maints voleurs ou *bandoleros* n'aurait gardé le Duc sans demander une rançon. De cette manière, il est évident qu'elle n'a pas été trouvée, sinon ils auraient relâché le Duc et sa compagne. conclus-je. Ils étaient vivants lors de l'enlèvement puisqu'on ne s'embarasse pas d'emporter des morts. Le sont-ils encore ?

- Aucun Espagnol n'oserait assassiner un Royal Duc anglais, éclata Robert Napier, d'une voix horrifiée.

- Nous devons envisager toutes les possibilités, repris-je gravement. Si la lettre et l'enlèvement sont liés, et nous devons croire qu'ils le sont, qui aurait intérêt à mettre la main dessus ?

- Tout Espagnol rêve de la restitution de Gibraltar à son pays, dit lourdement Lord Napier. De nombreuses factions politiques trouveraient avantage à se voir attribuer le crédit de cet évènement.

Le jeune roi Alfonse XII est un homme d'honneur qui préfèrerait sans doute ne pas faire valoir un tel document obtenu par d'aussi vils moyens, mais si une publicité était faite sur cet acte, vu la récente restauration des Bourbons sur le siège d'Espagne, sa popularité serait instantanément balayée.

- Pour que cette lettre puisse avoir effet, elle doit être présentée à l'Angleterre avant la fin de cette année, ce qui nous laisse deux mois, dis-je. La cause est urgente. Chaque jour que ces bandits voient passer les rend plus impatients, ce qui pourrait les mener à des actions désespérées. Il faut commencer la recherche immédiatement.

Je me fis conduire à la chambre qu'avait occupé le Duc. Ainsi que me l'avait affirmé Lord Napier, elle avait été soigneusement fouillée. Même le lambrissage avait été détaché du mur. Je demandai qu'on me montre le livre où la lettre avait été dissimulée. C'était un ouvrage des sermons de Donne et il semblait s'ouvrir facilement sur la page qui avait recelée un document pendant plusieurs années. Apparemment le livre n'avait pas été ouvert depuis un siècle et demi avant que la lettre retrouve la lumière.

- Vous ne croyez pas que vous perdez votre temps ici ? demanda Robert Napier. On ne peut plus rien trouver dans cette pièce, c'est sûr. Pourquoi ne pas aller plutôt sur les traces du Duc à Gaucin ? Il avait gardé la lettre sur lui, connaissant son importance. Il a dû la cacher à l'auberge où ils ont dîné ou bien chez sa maîtresse...

- Chaque chose en son temps ! Dites-moi, est-ce que le Duc tenait un journal ?

- Oui, le voilà. Nous l'avons trouvé sur sa table de nuit. Mais il n'avait rien écrit depuis plusieurs jours.

- J'examinai le journal. La dernière date remontait bien avant sa disparition. Une légère déchirure me convainquit que la dernière page avait été arrachée.

- Regardez ! dis-je.

- Nous l'avons déjà remarqué, bien sur, dit Napier à peine impatient. La page n'a pas été retrouvée. Nous ne saurons jamais ce qu'il avait écrit, si peu qu'il y ait écrit quelque chose.

- Vous faites erreur, dis-je triomphalement en soulevant le journal par un coin et l'approchant de la lumière de midi qui filtrait ses rayons par l'ouverture de la fenêtre.

Regardez. Lorsque le Duc écrivit, il a appuyé sa plume plus lourdement par endroits et cela a laissé une empreinte sur la page suivante.

Les yeux de Napier s'allumèrent et il se plaça derrière mon épaule alors que nous tentions de discerner les mots imprimés sur cette page blanche.

"... puis me résoudre à détruire... ..importance historique considérable... ..danger en d'autres mains... ..mettre en sécurité..." arrivions-nous à lire avec quelque difficulté. Puis les inscriptions devenaient illisibles, à l'exception du mot "ami".

- Ma parole, vous avez l'oeil perçant, Monsieur Holmes. Il a dû détruire la page dans l'intention de ne laisser aucun indice sur la cachette qu'il avait choisie, s'écria Robert Napier en proie à une excitation croissante. Nous savons maintenant qu'il a caché la lettre.

- Vraiment ?

- Bien sûr ! le terme "*ami*" ne peut que s'appliquer à cette femme en Espagne. Il a sans doute caché la lettre chez elle. Prions Dieu qu'elle n'ait pas été retrouvée encore. Nous devons nous rendre à Gaucin d'urgence. C'est à nous de mettre la main dessus.

- Je pense que la solution de ce mystère se trouve ici, dis-je calmement, promenant mon regard sur les murs et scrutant les peintures qui étaient suspendues, la plupart représentant des scènes de chasse ou des chevaux.

Napier hocha la tête d'un air désapprobateur, mais je poursuivis :

- Imaginez, Capitaine Napier, décririez vous la femme que vous aimez avec le simple mot "*amie*" ?

- Non, je ne pense pas, répondit-il dépité. Mais qui cela pourrait-il alors désigner ? Le Duc était peu lié et n'entretenait que de distantes relations. J'étais sans doute son plus proche confident et il ne m'aurait jamais confié la lettre pour la camoufler.

Je ne lui répondis pas mais préférais questionner à nouveau :

- Cette chambre a-t-elle été gardée fermée depuis la disparition du Duc ?

- Dès que nous sommes rentrés de la chasse, nous avons fouillé cette pièce soigneusement puis l'avons verrouillée et mis sous bonne garde, rétorqua Napier avec impatience. Mais nous ferions mieux de gagner l'Espagne pour chercher le Duc.

- Soyons patient. Vos hommes ont retourné la campagne espagnole depuis une bonne semaine et en vain. Nous devons trouver d'autres indices dans les quartiers du Duc. Arrangez-vous pour laisser cette pièce ouverte et renvoyez la garde ; nous nous tiendrons de l'autre côté du couloir et attendrons les événements.

Cette même soirée, nous étions assis dans une pièce sombre, la porte entrebaillée, depuis déjà plusieurs heures. Quelques serviteurs du Couvent avaient traversé le couloir, mais aucun d'eux ne s'était attardé à la porte ouverte de la chambre du Duc. Conchita, la femme de chambre s'approcha et balaya la pièce d'un regard empreint de curiosité. Je retins Napier derrière moi en tendant mon bras contre le montant de la porte pour lui barrer le passage. Le couloir demeura vide, un long moment encore.

L'obscurité s'épaississait lorsque une silhouette silencieuse s'avança discrètement dans le couloir. Elle s'arrêta devant la porte du Duc, jetant un regard de part et d'autre, décrocha un tableau du corridor et l'emporta à l'intérieur de la pièce.

- Mais, c'est Barker, le valet de mon père ! chuchota Napier abasourdi. Nous traversâmes le hall sur la pointe des pieds et parvînmes à apercevoir la pâle figure du vieux soldat à la lueur de la pièce opposée. Il entaillait le dos du tableau à l'aide d'un canif.

Avant qu'il put esquisser un mouvement, nous étions sur lui. Il nous reconnut et n'opposa aucune défense, lacha le couteau et tomba à genoux sur le parquet. Enfouissant sa tête dans ses mains, il fondit en larmes.

- Oh ! Pardonnez-moi ! Pardonnez-moi ! J'ai été tenté, et j'ai failli !

Sur un geste de Napier, des serviteurs nous rejoignent et relevèrent l'homme en sanglots. Je ramassai le tableau et le tournai vers mon compagnon. C'était le portrait d'un noble étalon à la robe noisette qui portait inscrit le nom de "*L'Ami de Caesar*". Je glissai ma main dans la fente qu'avait pratiquée Barker, en retirai délicatement un parchemin en entrepris d'en lire les premiers mots à Robert Napier et à son père qui venait de nous rejoindre :

"Sa Majesté le Roi Georges, Roi d'Angleterre et Electeur de Hanovre, à Sa Majesté très Catholique Roi Philippe..."

- Toutes mes félicitations, Mr Holmes dit Lord Napier, magnanime. Mais comment ceci va-t-il nous aider à retrouver le Duc ?

- Barker est notre piste, Mylord, repondis-je. Nous devons l'interroger.

L'interrogatoire de l'infortuné Barker confirma ce que j'avais soupçonné. Il s'était endetté au jeu et avait perdu des sommes au delà de son crédit. Son principal créancier était un nommé Ricoletti. Ce dernier avait assuré à Barker qu'il se contenterait en guise de paiement de quelques informations sur le Gouverneur et son entourage.

- Comment avez-vous pu en arriver là, Barker ? s'exclama Lord Napier. Vous aviez toute ma confiance !

Le vieux soldat se courba devant son maître :

- Oubliez moi, Mylord, gémit-il. C'était mon seul moyen de réduire mes dettes. Au début, Ricoletti se satisfaisait de vulgaires bavardages que je lui rapportai. Mais il devint plus exigeant et quand j'entendis le Duc lire la lettre, je compris que c'était le genre d'information qu'il attendait -celle qu'il pourrait vendre aux Espagnols- et je le rejoignis ce même soir. Comment aurais-je pu soupçonner qu'il avait l'intention d'enlever le Duc ?

- Ca suffit, Barker ! interrompit le Lord, consterné. Vous êtes revenu pour voler le document ! Vous êtes encore dans le camp des ennemis de la Reine. Ne comptez pas sur notre pitié.

- Il avait promis que ce serait la dernière faveur que j'aurais à lui accorder pour payer ma dette, et j'aurais été complètement dégagé, reprit le vieux soldat avec le ton du désespoir. Je lui ai répondu que je ne pouvais faire cela. Il me répliqua que si je ne trouvais pas la lettre, le Duc mourrait et que ma participation serait mise au jour. Lorsque nous avons fouillé la pièce, j'ai ramassé un papier à moitié brûlé dans l'âtre. Je l'ai empoché et examiné ensuite mais tout ce que je pus lire furent les mots "*Amis de Ca..*". J'ai eu beau chercher mais en vain, jusqu'à ce que je me souvienne, ce soir, de la peinture à l'entrée de la chambre.

- Vous pouvez nous être utile et peut-être atténuer la punition qui vous attend. dis-je. Où pouvons nous rejoindre Ricoletti ?

- Oh, je ne sais pas, monsieur, dit-il avec ardeur, je crois qu'il est de Gibraltar, mais il vit en Espagne. Je ne sais pas où. Il vient la nuit à Gibraltar pour visiter les tavernes dans l'espoir de recueillir des informations qu'il pourrait vendre ou utiliser pour faire chanter quelqu'un. Je ne l'ai pas revu depuis le jour où il m'a entretenu de la lettre à lui porter.

- Il a pu s'effrayer du tapage lors des recherches du Duc et s'est dissimulé quelquepart. renchérit Lord Napier lourdement. Nous n'avons aucune piste pour le trouver. Emmenez cet homme !

- Si Ricoletti est bien d'origine Gibraltairie, repris-je pensivement dès que Barker fut sorti, j'aimerais bien questionner Conchita, la femme de chambre ainsi que le groom du Duc. Ils peuvent éclairer notre lanterne dans cette sombre affaire.

Le groom Pepe Ansaldo et la bonne se tenaient debout, inquiets, à une respectueuse distance l'un de l'autre, mais les fréquents coups d'oeils qu'ils échangeaient, témoignaient d'un lien secret entre eux. Conspiration ou affection ? Je m'interrogeai. Le groom était un beau gaillard aux cheveux bruns. Il m'apprit comment il s'était séparé du Duc, comme d'habitude devant la maison d'Ana Pedroz. Quand il revint à l'heure convenue, il trouva la maison déserte et aucune trace apparente du Duc et de la femme.

- Avez-vous une idée de l'endroit où pourrait se trouver votre maître ? demandai-je.

Il me regarda en face et répondit d'une voix assurée :

- Non, monsieur. Si je savais quelque chose, je l'aurais dit immédiatement. Le Duc a toujours été bon pour moi. Je ferai tout mon possible pour les mettre hors de danger, lui et la dame.

Conchita le toisa avec admiration à ces mots intrépides et il s'empourpra légèrement et lui adressa un sourire réconfortant.

- Vous devez réaliser, dis-je en me tournant vers elle, que vous êtes une des personnes suspectées d'avoir informé les ravisseurs du Duc, du secret de la lettre.

Les yeux marron clair de Conchita me fixèrent brusquement, mais elle ne répondit pas. Elle n'en eut pas besoin : Ansaldo s'approcha d'elle et lui prenant la main m'agressa :

- Monsieur Holmes, ma Conchita n'a été mêlée d'aucune manière à cette affaire, et moi non plus ! Nous sommes des Gibraltariens fidèles, Anglais et n'avons aucune affection pour l'Espagne.

- Ansaldo ! Tenez-vous ! rugit Napier, outragé par l'hardiesse du groom mais je lui imposai le silence d'un geste et m'adressai au couple :

- Je crois que vous me dites tous deux la vérité et je sais que je peux compter sur votre aide pour retrouver le Duc ; dites moi maintenant si vous avez entendu parler d'un homme nommé Ricoletti.

La réaction des deux serviteurs me prouva que c'était le cas.

- C'est un sale bonhomme, monsieur, s'exclama d'abord la femme de chambre. Pepe, inclinant la tête l'approuva. Il est né avec un pied-bot et cette infirmité semble l'avoir aigri toute sa vie, comme s'il en voulait au monde entier. Il a une réputation de voleur et de canaille à Gibraltar et a dû quitter le Rocher avant que la justice ne s'intéresse à lui. Il a juré qu'il se vengerait des Gibraltariens pour tout ce qu'on lui avait fait.

- Il a épousé une Espagnole, une femme encore pire que lui ! interrompit Conchita avec passion. Elle avait l'habitude de garder des bébés à Gibraltar, et plusieurs d'entre eux sont morts mystérieusement. Les gens disent qu'elle leur a administré du laudanum pour les rendre tranquilles, et qu'elle en a tant donné qu'ils en sont morts. Personne n'a pu le prouver, mais elle a quitté Gibraltar à ce moment.

- Un couple charmant, remarquai-je. Savez-vous où ils peuvent être maintenant, car là où ils sont se trouve sûrement le Duc.

- Ils ont acheté une maison abandonnée à Gaucin, dit Pepe. Ils ont essayé de l'aménager en auberge, peut-être pour détourner la clientèle de mon cousin Pedro Real, dont l'hotellerie est réputée dans toute l'Andalousie, mais peu de voyageurs avaient l'estomac

de descendre plus d'une fois dans leur bouge. La femme est une souillon, l'auberge insalubre et la nourriture infecte. Les rares clients qui ont essayé les lits à punaises et le vin empoisonné étaient vite mis dehors par l'incivilité des Ricoletti. Ils y habitent encore, mais ça n'a plus rien d'une auberge.

- C'est probablement un endroit assez grand pour retenir deux prisonniers, dis-je.

Ansaldo acquiesça et je poursuivis :

Nous devons aller à Gaucin au plus tôt.

- Je viens avec vous. Nous prendrons un groupe d'officiers bien armés ! dit Robert Napier, mais je secouai fermement la tête.

- La dernière chose à faire serait d'ameuter par le nombre nos larrons qui seraient tentés de fuir après avoir massacré les prisonniers.

- Evidemment, non. Et même si cela marchait, l'annonce d'une troupe armée de soldats anglais à l'assaut d'un village espagnol produirait un scandale international qu'aucun de nous ne souhaite, statua Lord Napier fermement. Mais, si le Duc est réellement entre les mains de ce diable d'homme, alors que pouvons-nous faire pour le libérer, Mr Holmes ?

- Ces gens ne doivent pas avoir recruté de complices. Ils souhaitent surtout garder leur action secrète et aussi éviter d'avoir à partager une rançon qu'ils pourraient obtenir. Je pense que l'arrivée de deux paysans espagnols, à Gaucin, à la recherche d'un logement pour la nuit auprès de la maison Ricoletti endormira la méfiance des ravisseurs et nous permettra de libérer discrètement les prisonniers. Il me faut un compagnon parlant couramment l'espagnol.

- Je viendrai avec vous Mr Holmes, s'exclama Pepe. Je connais bien Gaucin et ses habitants, et je veux faire le maximum pour tirer le Duc des griffes de ces bandits.

Quelques heures plus tard, Pepe et moi chevauchions la route rocailleuse à travers la montagne en direction de Gaucin. Bien que nous fussions en Novembre, le temps était encore chaud et sec. Nous traversâmes des plantations d'oliviers avant d'attaquer la montagne recouverte de chêne-lièges et de caroubiers chargés de grosses gousses sombres. Ils furent bientôt remplacés par les sapins et la morsure d'une froide brise nous rafraîchit le visage.

- Voilà Gaucin, cria Pepe qui chevauchait en tête.

J'éperonnai ma patiente monture jusqu'à ce que je le rejoigne au sommet d'une butte. Les maisons blanches de Gaucin s'enfilaient le long d'une crête, face à nous, se terminant sur les ruines d'un château construit en équilibre sur un précipice rocheux qui s'ouvrait sur la vallée en contrebas. A l'horizon se distinguait du scintillement des vagues, la masse opaque du Rocher de Gibraltar.

Nous parcourûmes l'unique rue de Gaucin et nous retrouvâmes bientôt installés dans un petit salon de l'Hostal Inglès où nous accueillait royalement Pedro Real, personnage coloré, doté d'une moustache broussailleuse et d'un ventre généreux. Il nous pressait de goûter son Brandy local. Je tentai d'orienter la conversation sur Ricoletti.

- Ah, ce brigand ! dit-il d'un ton méprisant, en crachant dans le feu qui crépitait face à nous, s'il imaginait qu'il détournerait ma clientèle avec sa minable auberge ! Il a échoué, bien sûr. Mais, il est toujours là, et rêve encore de faire fortune en montant des combines avec sa furie de femme.

- ils sont encore là ? questionnai-je rapidement alors que Real reprenait son souffle.

- Ils doivent y être. Je l'ai entendu passer sur la route, une récente nuit avec deux ânes plutôt chargés... justement, c'était la nuit de la disparition du Duc ! Vous croyez que ...?

- Il est très probable que le Duc et la Senora Pedroz aient été endormis par ce couple maléfique et soient maintenant retenus quelquepart chez eux.

- Mais, c'est impossible ! explosa Pepe. Je suis venu avec la Guardia le lendemain matin et nous avons fouillé en leur absence. Pas une souris n'aurait pu nous échapper. Il n'y avait ni Ricoletti, ni prisonniers.

- Ils doivent y être, répéta Pedro Real. Je les aurai entendus s'ils étaient repassés par ici. Il n'y a pas d'autre chemin pour quitter Gaucin, que cette rue devant chez moi.

- Il y a peut-être une cave secrète, suggérai-je.

- Impossible ! rétorqua Real. Je me souviens de la construction de leur maison. Elle est posée sur un rocher granitieux, juste en contrebas du château. Il n'y a aucune cave. Il faudrait de la poudre à canon pour entamer ce roc et le village aurait sûrement remarqué si ce fou de Ricoletti s'y était attaqué, poursuivit-il en riant.

- Et bien, nous devons nous rendre sur place, dis-je.

- Je viens aussi, souffla Pedro Real en s'extirpant difficilement de sa chaise.

En quelques minutes, nous franchissions tous trois le reste de rue qui nous séparait de la maison Ricoletti. L'obscurité était quasi-complète et nous ne bénéficions pour nous guider que des rayons vacillants, filtrants des fentes de volets des maisons voisines. Aucune lumière ne nous parvenait de la maison des Ricoletti lorsque nous fûmes devant. Elle s'imposait à nous, massive et sombre, dominée par le découpage noir des ruines du château, au dessus d'elle.

Pedro Real se tint en arrière tandis que Pepe et moi nous approchâmes de la porte d'un pas lourd de voyageurs. Nous frappâmes une fois, puis deux, et plus fort encore. Aucune réponse. Aucun bruit de mouvement à l'intérieur. Un coup d'épaule sur la porte. Elle ne bougea pas. Alors Pedro s'échauffa et joignit à notre effort son poids considérable. Le bois craqua autour de la serrure et la porte céda. Allumant les lampes que nous avions amenées, nous scrutâmes autour de nous. Un désordre régnait. Il s'agissait plutôt de négligences que des traces d'une bagarre. Les seuls mouvements étaient ceux des cancrelats sur la table, grouillant sur des restes de repas. Tout de suite nous perçûmes une odeur de pourriture mais à travers elle, je distinguai une autre saveur douceâtre. Elle provenait d'un coin de la pièce où avait été jeté une robe salie. Une petite bouteille était posée par terre.

Je la portai à mes narines avec précaution et m'exclamai :

- Chloroforme ! Voilà comment ils ont maîtrisé le Duc et son amie. Nous savons qu'ils sont venus ici. Mais où peuvent-ils être maintenant ?

- Ils ont peut être été emmenés loin de Gaucin, suggéra Pepe d'un air sombre. Ils peuvent être à des miles d'ici.

- Sûrement pas ! Je vous ai déjà affirmé que je les ai entendus monter ici, mais jamais redescendre et de nuit comme de jour, aucun mouvement ne peut m'échapper devant chez moi. C'est la seule route possible ! Ils ne peuvent être qu'ici !

- S'ils ne sont pas redescendus, ils ont pu monter plus loin. Qu'y a-t-il au delà de la maison ?

- Le château seulement, dit Pedro Real. Mais c'est une ruine inhabitable. Personne ne peut y vivre.

- Néanmoins, une fois que toutes les autres possibilités ont été éliminées, il ne reste que le château, répliquai-je. C'est là que nous devons chercher.

Quittant la maison, nous reprîmes la route, promenant nos lanternes sur les blocs de rochers détachés des ruines qui freinaient notre progression. La brise automnale avait cédé la place à un vent vif et la pluie s'était mise à tomber.

Aucune lumière ne nous parvenait et lorsque nous franchîmes la porte, Pepe murmura :

- Ils ne peuvent pas être là !

Je levai ma main pour réclamer le silence et me mis à l'écoute. Au début je n'entendis rien à l'exception du souffle du vent ou de quelque aboiement de chien provenant du village. Puis je pris conscience d'un murmure de voix qui semblait provenir de plus bas. Sous nos pieds !

Je me couchai et posai mon oreille sur la dalle froide, pendant que mes deux compagnons baillaient de surprise, croyant sans doute que j'avais perdu la raison. J'étais maintenant persuadé que les voix venaient bien d'en-dessous.

- Qu'y a-t-il là ? demandai-je à Pedro.

- Pourquoi ? Mais il n'y a rien répondit-il, surpris. Mais il ne put s'empêcher d'ajouter : Attendez ! Je me rappelle maintenant ! Il y a quelques marches vers le bas, derrière cette arche en face de nous, mais d'aussi loin que je me souviens, elles sont obstruées par des blocs de murailles décrochés des murs.

Nous nous précipitâmes vers l'arche pour découvrir une cascade de marches conduisant apparemment vers les entrailles de la terre. Nous franchîmes quelques amoncellements de pierres puis je rallumai doucement ma lanterne pour éclairer notre descente. L'escalier semblait avoir été récemment dégagé. Une pile régulière de pierres en témoignait à l'entrée. Je la désignai au passage à mes compagnons. En bas, se trouvait une porte en bois de facture récente. Ricoletti avait découvert cet endroit et l'avait préparé à l'avance pour receler une de ses sordides entreprises. Je poussai doucement sur la porte qui pivota vers l'intérieur et tirant un pistolet de ma ceinture je pénétrai dans la pièce suivante.

Pendant quelques secondes, aucun des occupants ne remarqua mon intrusion et je pus promener mon regard autour de moi. La pièce était à peine équipée de deux bottes de paille et deux chaises sur lesquelles les deux prisonniers étaient maintenus. Sur l'une, un jeune homme pâle et fier, facilement identifiable malgré ses contusions et les traces de sang séché sur son visage et sur l'autre, une jeune femme brune, affaissée mollement, les yeux fermés. Un poignard était appuyé sur son cou, tenu par une femme diabolique louchant d'un oeil qui s'esclaffait alors que la pointe perçait la peau blanche de sa victime. Un mince filet de sang s'écoula goutte à goutte vers le sol. Debout, un homme patibulaire sur son pied-bot menaçait le Duc en disant :

- Très bien, mon jeune prince, si nous n'obtenons pas votre secret par la faim ou les coups, peut-être pourrons-nous trouver une autre manière de vous faire parler. Dites-moi où est cette lettre, ou bien ma chère femme va trancher la gorge de la dame !

Le Duc se débattit vainement et hurla d'une voix rauque : Non !

Était-ce un nouveau refus à coopérer ou bien un appel pour sauver Ana ? Nous n'eûmes pas le temps de l'apprendre car Ricoletti se retourna et me vit, debout devant la porte. Grommelant de colère, il s'approcha d'un pas lourd et gauche, mais j'opposai la gueule de mon arme à son avance et il s'immobilisa, tremblant de peur et de rage.

La femme dirigea vers moi son regard chargé de haine et éructa dans un mauvais anglais :

- Lâchez-le ou je saigne la fille !

Je me retournai vers elle et avec la plus grande maîtrise possible je prononçai calmement :

- Madame, si une seule goutte du sang de cette dame tombe sur le sol, je brûle la cervelle de votre mari. Lâchez immédiatement ce poignard !

A travers son masque de démon, une sorte d'amour pour son répugnant mari sembla percer. Avec un juron, elle laissa tomber l'arme sur le sol et je me laissai aller à un soupir de soulagement. Mais cet échange avait détourné mon attention de Ricoletti qui m'envoya au sol et bondit vers la porte. Il n'alla pas loin, car au pied de l'escalier, il s'écrasa sur l'énorme ventre de Pedro Real qui bloquait le passage et fut repoussé dans la pièce souterraine. Pepe Ansaldo qui se tenait par côté lui appliqua sur la tête un coup de crosse de son pistolet qui lui fit perdre connaissance. Je récupérai mon arme avant que Madame Ricoletti ne puisse l'atteindre. Pepe tint le couple diabolique sous la menace de son pistolet pendant que je libérai le Duc et la Senora Pedroz qui reprenait connaissance.

Un peu plus tard, après avoir livré les ravisseurs à la Guardia de Gaucin, mes compagnons et moi, nous asseyions avec le Duc dans le salon de l'Hostal Inglès alors que la femme de Pedro reconfortait Ana encore faible à cause de sa période de malnutrition et des mauvais traitements des Ricoletti. Ils avaient torturé le Duc vainement pour le forcer à dire où la lettre était cachée.

- La lettre ! Nous devons nous assurer qu'elle n'a pas été retrouvée par les sbires de Ricoletti, s'inquiéta le Duc. Je m'employai à le rassurer :

- Que votre Altesse Royale ne craigne rien ; j'ai découvert l'endroit où vous l'aviez cachée et l'ai remise entre les mains de Lord Napier à Gibraltar.

- Monsieur Holmes, vous êtes magnifique ! J'étais persuadé de n'avoir laissé aucun indice propre à vous guider. Comment avez-vous mis la main dessus ?

- J'ai mes méthodes, Monseigneur, ai-je répliqué.

C'est une histoire passionnante, Holmes, remarquai-je lorsqu'il eut fini. Et l'aspect le plus intéressant est que pas un soupir de cette affaire n'ait transpiré dans la presse, autant en Espagne qu'en Angleterre. Outre le scandale qui rejaillirait sur la Famille Royale si cette affaire était mise à jour, pensez aux implications politiques que cette lettre aurait pu soulever.

- Plusieurs personnes à Gibraltar ont eu connaissance de cette affaire, reprit Sherlock Holmes calmement, mais les habitants du Rocher sont tous des loyaux sujets de la Couronne. En aucune façon, ils ne voudraient mettre la Reine en difficulté ni affaiblir les liens entre l'Angleterre et le Rocher auquel ils sont si passionnément attachés.

- Je suis curieux d'une chose, dis-je pensivement, vous n'avez rien dit du sort de la Senora Pedroz.

- Ah, Watson, toujours votre incurable côté sentimental. Je ne vous décevrai donc pas, s'exclaffa mon ami. Ana Pedroz avait déjà annoncé au Duc, avant leur enlèvement, son intention d'épouser un banquier d'un certain âge de la ville de Ronda. Ce dernier était au courant de leur liaison et prêt à lui pardonner en raison de l'amour qu'il lui portait.

Elle était une femme réaliste et avait compris qu'il n'y avait aucun avenir à espérer avec le Duc qui, d'ailleurs n'aurait jamais l'autorisation de l'épouser, malgré sa ferveur, je suppose.

Nous avons reconduit le Duc à Gibraltar et il a rejoint directement l'Angleterre emportant avec lui la précieuse lettre.

Je me demande quelquefois ce qu'il a pu raconter à sa Royale Mère sur cette aventure.

D'aussi loin que je me souviens, il n'a jamais reposé ses yeux sur une femme depuis.

JEAN-PAUL CABOT

**Cercle Littéraire de l'Escarboucle Bleue
Toulouse - France**



Mise en page pour le

Cercle Littéraire de l'Escarboucle Bleue